M. J. A. POISSON

CHANTS CANADIENS

PROVINCE DE QUEBEC.

Département de l'Instruction Publique.

Donné à Thetford Mines

Elève de l'Ecole de Ecole modèle

en récompense de bien progrès

par M. l'Inspecteur J. T. Béland

dans sa visite, le 4

7 Mai 1895

BAC

50

CHANTS CANADIENS

LF
P7555ch

CHANTS

CANADIENS

A L'OCCASION DU

24 JUIN 1880

PAR

Adolphe
M.-J.-A. POISSON

483022
30.12.48

QUÉBEC
IMPRIMÉ PAR P.-G. DELISLE
1880

Aux défenseurs oubliés de la Patrie.

De dévouements obscurs notre histoire est remplie,
Et je songe toujours avec mélancolie
A l'oubli criminel que nous avons pour ceux
Qui sont, simples soldats, nos pères, nos aïeux.
Réparons sans tarder les dédains de l'histoire ;
Aux humbles défenseurs de notre territoire
Aux preux obscurs tombés sans jactance et sans peur
D'un merveilleux passé nous devons la splendeur.
Ces robustes guerriers, compagnons de nos gloires,
Ont scellé de leur sang nos plus belles victoires ;
Chacun d'eux a laissé, deux fois enseveli,
A la terre sa cendre et son nom à l'oubli.

Puisqu'ils ont partagé nos suprêmes alarmes
Et, du nord au midi, fait resplendir nos armes,
Du soleil qui brillait aux champs de Carillon
Sur eux laissons tomber un immortel rayon !
Ainsi qu'aux grands vaincus de mil sept cent soixante,
Il faut que la Patrie enfin reconnaissante
Elève un mausolée à ces braves soldats
Qui traversaient vainqueurs deux siècles de combats !
Qu'un granit imposant, sévère architecture,
Honore les héros tombés sans sépulture ;
Que la Patrie y grave un vers religieux :
A tous mes défenseurs obscurs mais glorieux !

En attendant le jour de l'œuvre expiatoire,
Poète, obscur comme eux, à leur chère mémoire
J'élève avec orgueil cet humble monument

Et je vous l'offre, ô morts, avec recueillement.

A l'Ang'eterre.

Sujets loyaux de la noble Angleterre,
Il est permis de songer aux aïeux.
Cent fois malheur au peuple qui peut taire
Les noms bénis de ses morts glorieux !
Le jeune enfant qu'on prive de sa mère
Garde toujours dans les plis de son cœur
Le souvenir de sa joie éphémère
Et le regret de son premier bonheur.
Les traits aimés de cette mère absente
Hantent ses nuits, illuminent ses jours ;
Il croit gouter sa caresse pressante ;
Jamais revue, il la revoit toujours !

Ainsi pour nous ! La France est notre mère
Et nous l'aimons d'un amour filial,
Sans oublier, ô superbe Angleterre,
Qu'un grand serment lie un peuple loyal.
Et que te fait, ô vaste métropole,
Qu'un petit peuple évoque avec orgueil,
Se souvenant d'être enfant de la Gaule,
Ses jours de gloire et ses heures de deuil ?
N'es-tu donc pas la nation puissante
Dont les vaisseaux fatiguent mille mers,
Dont les fils, loin de la patrie absente,
La font surgir au bout de l'univers !

Deux fois déjà dans les grands jours d'orage
Pour toi nos bras ont lutté vaillamment,
Deux fois déjà notre antique courage
Aux champs d'honneur scella notre serment.
Oui, cette ardeur autrefois déployée
Pour la patrie et pour la liberté,
Deux fois déjà nous l'avons employée
A te prouver notre fidélité.
Pour oublier Saint-Denis, Saint-Eustache,
Derniers exploits d'un noble peuple aigri,
Rappelle toi que, trop faible à la tâche,
Hampton fuyait devant Salaberry !

Oh ! laisse-nous, orgueilleux de nos gloires,
Nous souvenir de la France aujourd'hui,
Nous rappeler nos anciennes victoires,
L'époque sainte où son étoile à lui.
Oui, laisse nous, à genoux sur leur cendre,
Sous ton drapeau, chanter avec émoi
Les preux d'hier qui savaient te défendre,
Les vieux héros qui luttaient contre toi !
Et si nos cœurs se tournent vers la France,
Oh ! ne crains rien ! tu possèdes nos bras
Vienne la lutte, et sans réminiscence,
Bons citoyens, nous deviendrons soldats !

Aux Acadiens.

Bienvenue aux enfants de la vieille Acadie !
Déjà leur tige reverdie
Etend avec orgueil ses rameaux florissants.
Aux champs témoins muets de leur lutte olympique
Ces fils d'une race héroïque,
Fidèles au passé, vont toujours grandissants.

Notre mère est la France et vous êtes nos frères !
Lorsque jadis les vents contraires
Déchiraient nos drapeaux troués par le canon
Vous avez comme nous sur mille champs de gloire
Ecrit vaillamment votre histoire
Et pour la renommée inscrit plus d'un grand nom !

Vous aimiez comme nous le feu de la bataille,
Le fauve éclat de la mitraille,
La clameur des clairons et le bruit du tambour.
Jaloux de labourer la terre américaine,
Aux vieux canons du Fort Duquesne
Répondait aussitôt le canon de Louisbourg !

Avec nous vous avez succombé sous le nombre,
Mais à travers la date sombre
Rayonnera toujours l'éclat de vos exploits.
Vous fûtes en ces jours de lutte et de souffrance
Les dignes enfants de la France,
Et l'éternel honneur du noble sang gaulois.

De la proscription vous fûtes les victimes,
Grands citoyens, soldats sublimes,
Pour cesser de vous craindre on vous a dispersés !
Vaincus et désarmés mais toujours indomptables,
Vous étiez encor redoutables !
L'anglais tremblait devant les héros terrassés !

Pour éteindre à jamais votre race héroïque
Sur tous les points de l'Amérique
Les vaisseaux d'Albion vous jetèrent meurtris.
Mais, spectacle inouï, l'on vous a vu renaître
Et sous les yeux du nouveau maître
D'un peuple dispersé rassembler les débris !

Car le pur sang français vous l'avez dans vos veines !
Ce n'est pas pour des œuvres vaines
Qu'avec profusion jadis il a coulé ;
Ce n'est pas pour qu'un jour, nobles fils de Bellone,
Comme les Juifs à Babylone
Se traînât malheureux tout un peuple exilé !

Aussi vous avez fui les îles meurtrières,
Les rives inhospitalières,
Tombeaux qu'on vous creusait dans des pays lointains,
Pour revenir aux champs que possédaient vos pères,
Et fils courageux et prospères
Poursuivre dans la paix vos superbes destins.

Entonnez avec nous, dans la fête bénie,
Les chants joyeux de la Patrie,
Mêlons nos vieux drapeaux et donnons-nous la main.
Plus tard, s'il faut lutter, répétant notre histoire,
A ces jours rayonnants de gloire
Donnons avec orgueil un brillant lendemain.

Bienvenue aux enfants de la vieille Acadie !
Voyez ! leur tige reverdie
Relève avec effort ses rameaux florissants.
Des rivages du golfe aux bords de l'Atlantique
Ces fils d'une race héroïque,
Fidèles au passé, vont toujours grandissants.

Les Hurons.

A Tahourenché, grand chef des Hurons.

Au sein des vastes solitudes
Dans l'ombre épaisse des grands bois,
De combats sinistres préludes,
Rôdait le farouche Iroquois.
Lorsque Cartier de ce rivage
Fit retentir l'écho sauvage
De son tonnerre éblouissant,
Armé de sa flèche perfide,
L'Agnier parut, toujours avide
De chevelures et de sang

Mais sous la forêt centenaire,
Orgueil du mont Stadacona,
Le bruit de ce nouveau tonnerre
A reveillé Donacona.
Déjà la tribu toute entière
Debout sur cette roche altière
Qui se rit des vents et des eaux
A vu sur les ondes surprises
S'enfler au vent des voiles grises
Comme l'aile de grands oiseaux.

Le chef huron est un vieux brave
Et ses guerriers sont des héros.
Malheur à celui qui les brave
Au lieu choisi pour leur repos !
Mais l'étranger qui sur ces rives
Lance ses carènes massives
Apporte la paix avec lui ;
Nul cri de guerre ne résonne,
Car près de la foudre qui tonne
La croix plus éclatante a lui !

La croix avec orgueil s'élève
Où le paganisme trônait,
Elle adoucit l'éclair du glaive
Et le huron la reconnait !
A côté du canon qui gronde
Ce noble enfant du Nouveau-Monde
A vu rayonner à ses yeux
Ce bois modeste et pacifique
Qui seul, sur ces bords d'Amérique,
Doit briser l'autel des faux dieux !

Honneur à cette noble race !
Honneur et respect aux hurons !
De nos héros suivant la trace
Notre gloire luit sur leurs fronts.
Brisant leur manitou fragile
Ils ont reconnu l'Evangile,
Adoré le Dieu des Français,
Et sur tous les champs de victoire
Mêlé leur gloire à notre gloire
Et leurs succès à nos succès !

De la nation héroïque
Il reste de fiers descendants.
Voyez tout un passé magique
Reluire dans leurs yeux ardents.
Nobles enfants de la nature
Ils ont salué sans murmure
L'astre rayonnant du progrès,
Mais ils gardent sans alliage
La fierté, dernier apanage
Du robuste enfant des forêts !

C'était une race de braves
A leur nouveau Dieu tous soumis.
Ils ne furent pas nos esclaves
Mais nos alliés, nos amis.
Sur tous les champs du Nouveau-Monde,
Semence doublement féconde,
Leur sang près du nôtre a coulé,
Et devant leur mâle courage
A pali de crainte et de rage
L'ennemi vingt fois refoulé !

Souvenons-nous que des ancêtres
Ils surent défendre les droits,
Qu'ils ne connurent d'autres maîtres
Que leur Dieu nouveau, que nos rois.
Qu'ils ont juré d'être à la France
Et que jamais la défaillance
N'a fait courber leurs fronts bronzés,
Que se dressant à notre taille,
Par l'eau sainte et par la mitraille
Ils furent deux fois baptisés !

Dans la fête qui se prépare
Ils vont passer avec honneur.
Aux sons joyeux de la fanfare
Saluons ces hommes de cœur.
Au sein du repos qui les use
Qu'ils entendent, rumeur confuse,
Le bruit des canons meurtriers
Lorsque dans ces jours pleins de gloire
Ils faisaient avec nous l'histoire.
Et partageaient tous nos lauriers.

Que cette fête leur rappelle,
Ainsi qu'à nous, ces jours bénis
Où pour une lutte immortelle
Nos pères s'étaient réunis.
Aux lieux où repose leur cendre
En ce grand jour faisons entendre
Nos chants joyeux, nos mâles voix,
Et que nos hymnes réunies
Réveillent, saintes harmonies,
Français et Hurons d'autrefois !

Ces preux tombés sans espérance
Tressailliront dans leur cercueil
Et ces grands soldats de la France
Nous salueront avec orgueil.
Ils verront que malgré l'audace
Des ennemis de notre race
Nous n'avons pas courbé nos fronts,
Et qu'aux champs légués par nos pères
Des Français nombreux et prospères
Vivent en paix près des Hurons.

Aux expatriés.

Dieu qui marque les destinées
De tous les peuples ici-bas,
Content de nos grandes journées,
Bénira nos futurs combats.
Il a compté nos belles luttes,
Nos exploits, nos brillantes chûtes,
Recueilli notre sang versé,
Et de sa droite magnifique
Nous donne une ère pacifique
Pour méditer notre passé.

Mon Dieu ! pour une œuvre inutile
Aurions-nous versé tant de sang,
Et d'une espérance futile
Doré l'avenir menaçant ?
De nos aïeux les nobles cendres
Doivent-elles, sombres Cassandres,
Produire un peuple fainéant ?
Tant de batailles immortelles,
Triste augures, doivent-elles
Un jour aboutir au néant ?

Oh non ! notre vaillante race
Sur ces rives vivra toujours.
Ce n'est pas ainsi qu'on efface
Les vestiges de si grands jours !
Pour effacer du Nouveau-Monde
Notre empreinte large et profonde,
Eteindre un passé rayonnant,
Il faudrait, gigantesque ouvrage,
De l'isthme au Labrador sauvage
Bouleverser le continent !

O frères que la Providence
Eloigne de nos champs bénis,
Dans le pays de l'abondance
Vos travaux ne sont pas finis.
Pendant que remplis d'espérance,
Des dons que nous légua la France
Nous gardons le dépôt sacré,
Que le souvenir du grand fleuve
Rayonne, dans les jours d'épreuve,
Au fond du cœur de l'émigré !

Un bras plus puissant que les nôtres
Vous disperse dans tous les lieux.
Vous êtes les humbles apôtres
De ses décrets mystérieux.
Déjà la Nouvelle-Angleterre
Voit votre foule prolétaire
Emplir ses bruyantes cités
Et cultiver, œuvre durable,
Sous les yeux d'un peuple coupable,
Les champs du Seigneur dévastés !

Si jamais de race étrangère
On veut vous nommer sans merci
Répondez tous d'une voix fière :
La France a passé par ici !
Partout on retrouve la trace
Des grands combats de notre race.
Grâce à ses immortels colons,
Pour guider plus tard la science,
A travers cet espace immense
La France a planté ses jalons !

Poursuivez l'œuvre séculaire
En peuplant ces champs glorieux,
Brisez la ligne imaginaire
Qu'ignoraient nos braves aïeux.
Pardelà l'étroite frontière,
Au milieu d'une race altière,
Continuez le Canada ;
Qu'une conquête pacifique
Nous rende ce coin d'Amérique
Dont l'Anglais nous dépossédа.

Du flanc blessé de la Patrie
Coule un sang pur et vigoureux.
Console-toi, terre chérie,
Tes enfants sont encor nombreux.
Dans ce grand jour qui les rassemble
Heureuse de trouver ensemble
Tous tes enfants pour les bénir.
Vois cette foule enthousiaste !
Tu n'as pas un temple assez vaste,
O mère, pour la contenir !

Car brisant son berceau fragile,
Un jour ton peuple s'est levé,
Semblable au grain de l'Evangile,
A l'humble grain de sénevé.
Sur tous les points du Nouveau-Monde,
Fruit d'une semence féconde,
Tes enfants se dressent partout ;
Pampas, glaciers, pics ou falaises,
Où gisent des tombes françaises
On voit un Canadien debout !

Pour faire germer la semence
De l'éternelle vérité
A travers l'Amérique immense
Sur nous le Seigneur a compté.
Dans ses desseins incomparables
Il veut de ses œuvres durables
Que vous soyez les fondements
Et qu'au fond des déserts arides
Un jour tous ses temples splendides
Reposent sur vos ossements !

Heureux de votre noble rôle,
Nous n'en serons jamais jaloux,
Vous au Midi, nous près du Pôle,
Avec ardeur travaillons tous.
Ayons même foi, même zèle,
Car c'est la même œuvre immortelle
Que Dieu confie aux fils des Francs.
Traversons les plaines fertiles
Témoins de nos luttes viriles
En pacifiques conquérants !

A nos hotes français.

La France se souvient ! La France nous envoie
De glorieux enfants. De par delà les mers
Ils viennent sur ces bords partager notre joie
Comme autrefois nos grands revers !

La France se souvient que l'arbre séculaire,
Secoué par les vents dans des jours malheureux,
Vit tomber de son tronc robuste et musculaire
Un rameau jeune et vigoureux.

Plongée un siècle entier dans ses fréquents orages,
Elle avait oublié le peuple délaissé.
Rien ne la rappelait vers nos humbles rivages,
Elle qui brisait son passé !

Mais le ciel est moins noir et l'orage s'apaise !
La France a pris le temps de se ressouvenir !
Etonnée, elle voit sous la bannière anglaise
Des fils nombreux se réunir !

Nous vous saluons tous, grands citoyens de France ;
Vous êtes nos amis et nos frères ainés,
Après avoir été la dernière espérance.
De nos héros abandonnés !

Vous ne revenez pas avec le lourd tonnerre
Comme vous attendait le vieux soldat mourant ;
Vous venez célébrer la fête centenaire
Des joyeux fils du Saint-Laurent.

Vous venez entourés d'un reflet pacifique,
La foudre dort aux flancs de vos larges vaisseaux
Et vous jetez aux vents de la jeune Amérique,
Sans la troubler, vos vieux drapeaux !

Contemplez notre force et comptez notre nombre
Et dites à la France, enviant nos succès,
Ce que peut accomplir sous la verge et dans l'ombre
L'héroïsme chrétien, le courage français !

Car nous avons la foi, car nous avons la sève
Qui font les peuples forts, les rameaux vigoureux.
Aussi sur cette rive un peuple entier se lève ;
Les flots du Saint-Laurent ne sont pas plus nombreux.

Noblesse et Roture.

A l'abbé J. A. Gingras.

Un roi lâche oubliant nos luttes centenaires
Un jour laissa tomber de glorieux enfants
Abandonnés ainsi que de vils mercenaires
Qu'on livre sans remords aux soldats triomphants.

Quand le sang de nos preux féconde l'Amérique
Des bords de l'Orégon aux monts du Labrador
Ce roi, pour rajeunir sa vieillesse lubrique,
Du sang de ses sujets emplit ses coupes d'or !

Quand le jeu des tambours et le bruit des batailles
Dans nos champs étonnés promènent leurs concerts
L'orgie épouvantable, enivrant tout Versailles,
Trouble de ses clameurs l'écho du Parc-aux-cerfs.

Malgré cet abandon la lutte fut superbe ;
Sur l'héroïsme enfin le nombre l'emporta,
Et le peuple martyr moissonné comme l'herbe
Connut comme le Christ les pleurs du Golgotha !

Alors ceux qui craignaient la verge tyrannique
Des vainqueurs insolents s'enfuirent par milliers,
Alors on vit partir la noblesse héroïque,
Les comtes, les barons et les hauts chevaliers.

On les vit s'embarquer sur les flottes anglaises,
Pour aller loin d'ici redorer leur blason,
Et fuyant l'ouragan, hôte de nos falaises,
Chercher un ciel plus doux, un moins sombre horizon.

Les malheureux fuyaient les champs pleins de leur gloire ;
Fatigués et vaincus ils voulaient le repos...
La révolution, méprisant leur histoire,
Survint, versa leur sang et dispersa leurs os !

Sur ces rives du moins ils combattaient en braves ;
Héros, on les voyait combattre des héros,
Tandis que sans honneur, de l'anarchie esclaves,
Leur tête a rencontré la hache des boureaux.

Mais lorsqu'ils nous laissaient, ces nobles fils de France,
Pour éviter le joug des anglais détestés,
Prêts à combattre encor, forts contre la souffrance,
Les humbles, les obscurs vaillamment sont restés.

Nous sommes tous restés, nous fils de la roture,
Pour cultiver ces champs noblement défendus,
Pour donner à nos morts la sainte sépulture
Et recueillir partout nos vieux drapeaux perdus.

Oui nous sommes restés pour démontrer au monde
Qu'une blessure au cœur peut se cicatriser,
Que notre sang est pur ; que le sol qu'il féconde
Peut enfanter des preux sans jamais s'épuiser.

Oui, nous sommes restés, braves entre les braves,
Oui, nous avons subi la morgue du vainqueur,
Et nous avons brisé de puissantes entraves
Une fois l'arme au bras, toujours l'espoir au cœur.

Nous nous sommes groupés tous autour de nos prêtres,
Ces fidèles gardiens de la foi des aïeux
Qui savaient affronter nos despotiques maîtres,
La croix sur la potrine et la paix dans les yeux.

Aussi voilà pourquoi la superbe Angleterre
Voyant des Canadiens le sang se ranimer
A voulu laisser croître en paix sur cette terre
Des bras pour la défendre et des cœurs pour l'aimer.

Voilà pourquoi la France à travers ses orages
Salue avec orgueil ce rejeton béni
Et reconnait enfin sur ces lointains rivages
Le Franc régénéré, le Gaulois rajeuni.

Nos gloires.

A Monsieur Fabien Vanasse, M. P.

Non fecit taliter omni nationi.

I

Jaloux de ses grands noms, tout peuple a son histoire,
Et nous avons la nôtre écrite avec du sang.
Nous avons traversé deux siècles de victoire,
Nuage enveloppant de fumée et de gloire
Tout un peuple naissant.

Evoquons aujourd'hui dans la fête publique
Tous les vieux héros morts qui furent nos aïeux,
Lançons aux quatre coins de la grande Amérique
Leurs exploits immortels et leurs noms glorieux !
Nommons avec orgueil le brave *d'Iberville*,
Le noble *Frontenac*, l'audacieux *Cartier*,
Daulac, l'humble héros, *Verchères*, la virile,
Qui parmi tous ces preux marche le front altier.

Saluons un grand nom dont la Patrie est fière ;
Québec, le vieux Québec est l'œuvre de *Champlain*.
N'oublions pas *Lévis !* Dans sa gloire éphémère
L'audacieux faillit un jour rendre la mère
A son fils orphelin.

Sur nos rives la croix lutta près de l'épée ;
Brébeuf et *Lallemant* brillent près de *Laval*,
Et plus humble au milieu de la grande épopée,
Le pieux *Maisonneuve* est nommé leur rival.
Pionniers immortels, l'aventureux *LaSalle*,
Marquette et *Joliet*, dans des pays nouveaux,
Lèguent avec orgueil, ô l'œuvre colossale !
Tout un monde à la France, au progrès leurs travaux.

Quels combats glorieux près de ces noms magiques !
Ecoutez le canon de *Monongahéla !*
Dans ces champs labourés par des mains pacifiques,
Encor remplis du bruit de ces temps héroïques
L'étranger dit : c'est là !

Epoque solennelle où l'héroïsme abonde,
Où, sauvant son drapeau qui n'est plus qu'un haillon,
La France fait surgir de sa veine féconde
La Tour à *Port-Royal*, *Montcalm* à *Carillon !*
Où plus tard, devenus les vrais fils de nos pères,
Nous versions notre sang tant de fois prodigué
Quand, chassant l'ennemi de nos plaines prospères,
Salaberry vainqueur nous donnait *Châteauguay !*

O mon noble pays, quel passé magnifique !
Quels merveilleux récits à dire à tes enfants !
Le sang de tes héros par toute l'Amérique
Jadis a fécondé, du Golfe au Pacifique,
Leurs traces de géants !

Par tout le continent, le long des vastes fleuves,
Au fond des bois épais se dresse un souvenir,
Et suprême leçon, de ces grands jours d'épreuves,
Le passé déjà vieux enseigne à l'avenir.
De nos illustres morts la renommée accrue,
Cherchant leurs vieux tombeaux, proclame leur succès.
Jusqu'au fond des déserts le soc de la charrue
Remue à chaque instant des ossements français !

II

Après tous ces grands noms exhumés entre mille
O frères, saluons encore avec respect
Les *Bédard*, les *Viger*, l'éloquence virile
Après le sabre et le mousquet.

N'allons pas oublier dans ce jour de mémoire
Papineau, le tribun, et le second *Cartier*.
Des vertus de Laval ainsi que de sa gloire
Plessis fut le noble héritier.

DeLorimier, *Duquet*, *Cardinal*, ô victimes
Dont le patriotisme avait armé le bras,
Vous aviez des vertus ; on les nomma des crimes.....
Et le crime mène au trépas !

Martyrs de la patrie, âmes grandes et fortes,
Patriotes taillés pour faire des héros,
Vous avez fait trembler de superbes cohortes
Pour tomber devant les bourreaux !

Quel moment glorieux quand notre *Lafontaine*,
Calmant les flots grondants du peuple révolté,
Força sans coup férir Albion la hautaine
A nous donner la liberté !

Inclinons-nous aussi sur des tombes modestes,
Sur vous qui de l'histoire avez scruté les plis,
Laverdière, *Garneau*, *Ferland*, ô nobles restes
Sous le travail ensevelis.

Saluons en passant la sainte poésie,
Rappelons-nous les chants d'un barde harmonieux ;
Que la Patrie en pleurs te place, ô *Crémazie*,
Parmi ses enfants glorieux !

III

Soyons fiers ! nous avons un passé sans exemple,
Rempli de grands exploits et de hautes leçons.
A nos nobles aïeux la gloire ouvre son temple ;
C'est à nous, leurs enfants, d'y buriner nos noms.

De ce passé géant rien ne manque à la gloire.
Le poète surgit pour chanter le guerrier ;
Nous avons l'éloquence et nous avons l'histoire.
Et la palme repose à côté du laurier.

Scrutons avec orgueil ces immortelles pages,
En n'oubliant jamais de nous ressouvenir
Aux héros du passé, dans les grands jours d'orages,
Répondront aussitôt les preux de l'avenir !

Le vieux drapeau.

à l'Honorable P.-J.-O. Chauveau.

I

Tout peuple est fier de sa bannière
Qu'il promène par l'univers,
Hier roulant dans la poussière
Mais demain flottant dans les airs.
Ce drapeau veut dire *Patrie*,
On aime avec idolâtrie
Ses plis glorieux et sacrés,
Et le cœur gonflé se soulève
Lorsque le vainqueur qui l'enlève
En pare ses temples dorés.

Car ce drapeau c'est un symbole
Qui parle à tout homme de cœur.
Sur lui s'attache l'auréole
Plus durable qu'au front vainqueur.
Afin de rendre plus vivace
Le patriotisme qui passe
En brûlant le cœur du soldat
Ce drap qu'à la hampe on attache
Un général aura pour tâche
De le lancer dans le combat.

Le lourd boulet pourra l'atteindre,
Le feu consumer ce haillon
Et le bras chargé de l'étreindre
Rouler dans le sanglant sillon,
Mais pour que l'ennemi s'empare
Aux sons aigus de sa fanfare
De ce vieux drapeau tout criblé
Il faut que l'airain redoutable
Fauche, en son œuvre épouvantable,
Tout un régiment mutilé !

Lorsque la plaine est balayée,
Que dans le champ jonché de morts
La Victoire, de sang souillée,
Compte son œuvre sans remords,
Le vainqueur se glisse en silence
Et cherche dans la plaine immense
Parmi les morts et les mourants
Un lambeau de cette bannière
Qui flottait orgueilleuse et fière
Aux yeux des héros expirants.

Enfin entre les bras d'un brave
Ils trouvent un bois tout noirci ;
Son regard éteint qui les brave
Semble leur dire : Le voici !
Sa main déjà froide et crispée
A laissé tomber son épée
Pour mieux saisir le vieux drapeau
Dont un lambeau, de sang humide,
Pendant à sa giberne vide,
Lui fait un sublime oripeau !

Au camp des vainqueurs la cohorte
Sur des monceaux de morts glissant
Avec des cris de joie emporte
Un bois plein de boue et de sang.
On les acclame dans l'armée
Qui, par ses succès enflammée,
Comptant les morts avec mépris,
Ne juge pas de sa victoire
Par ceux qui tombent pleins de gloire
Mais par les drapeaux qu'elle a pris !

II

Salut à toi, sainte relique,
Débris sauvé par nos aïeux ;
Aux quatre vents de l'Amérique
Tu flottas digne et glorieux.
Du golfe mexicain au Pôle
Fier de t'avoir à son épaule
Le vieux soldat t'aura porté,
Sauvant dans la lutte suprême
Ce dernier et fidèle emblême
De victoire et de liberté !

Vieux drapeau troué par les balles
Que nos pères ont promené
Au bruit du cor et des cymbales
Sur le continent étonné,
Tu me rappelles d'un autre âge
La foi sublime et le courage
De sang fécondant nos sillons,
Tu me rappelles la Patrie
Tantôt debout, tantôt meurtrie
Sous le feu des lourds bataillons.

Aux brises de la renommée
Tu t'agitas avec orgueil,
Dirigeant la petite armée,
T'inclinant sur chaque cercueil.
Témoin des luttes colossales,
Les déchirures de cent balles
Nous nomment tes combats divers ;
Aux générations futures
Montre avec orgueil tes blessures
Sans leur dérober tes revers !

Dans tes plis on croiroit entendre
Du passé mille bruits confus,
Cris du vaincu qui va se rendre,
Canons roulant sur leurs affuts.
De Montcalm la voix solennelle
Planant dans la lutte immortelle,
T'a fait frémir, noble haillon,
Et sur ta hampe déchirée
S'attache, ô l'empreinte sacrée !
La poussière de Carillon !

De ta pure gloire jalouse
Dans ce siècle trop amolli,
Lorsque sonna mil huit cent douze,
Vieille loque, as-tu tressailli ?
As-tu frémi quand dans la plaine
Du bruit des canons toute pleine
Un bras, de vaincre fatigué,
Traçait au temple de Bellone
Près de Carillon qui rayonne
Le nom brillant de Châteauguay !

Plus tard, ô débris séculaire,
Pleuras-tu le peuple mourant
Quand les flots du sang populaire
Teignaient les eaux du Saint-Laurent ?
Lorsque seuls contre l'Angleterre
A défendre ce coin de terre
Où sont tous nos foyers bénis,
Des braves, périlleuse tâche !
Voulaient refaire à Saint-Eustache
La victoire de Saint-Denis !

Avec respect on te conserve,
Drapeau pour qui sont morts les vieux ;
Le ciel sans doute te réserve
Des combats aussi glorieux.
On te conserve. Un jour peut-être
Tous heureux de te reconnaître,
Citoyens devenus soldats,
Comme au temps des combats sans trèves,
Nous deviendrons dignes élèves
Des anciens preux que tu guidas.

S'il faut que ce jour sombre arrive,
S'il faut, luttant comme jadis,
Entendre encor sur notre rive
La clameur des combats maudits,
Si le Seigneur exige encore
D'un peuple à peine à son aurore
Des hécatombes et du sang,
Ouvrant au vent tes plis étranges,
Dirige nos saintes phalanges
Devant l'ennemi pâlissant !

Secouant ton repos sublime
Et laissant ton réduit obscur,
Comme aux jours de l'ancien régime
Tu flotteras au ciel d'azur
Et près du drapeau d'Angleterre
Tu montreras ce que peut faire
Un vieil étendard tout brisé
Lorsque dans ses plis la Victoire,
Remuant un passé de gloire,
Le jette au peuple électrisé :

En attendant, sublime loque
Devant qui s'incline mon front,
Que rayonne l'heureuse époque
Où les vieux nous reconnaîtront,
Orne notre fête publique,
Que notre vieille basilique
Te garde la place d'honneur
Pour que les cendres dispersées
Des héros des luttes passées
Tressaillent d'aise et de bonheur !

Sois la bannière pacifique
D'un petit peuple respecté,
Et pour les Français d'Amérique
Le drapeau de la liberté.
Laisse le peuple qui travaille
Aux champs que jadis la mitraille
Laboura d'obus meurtriers,
A son passé toujours sensible,
Préférer son œuvre paisible
Aux rudes palmes des guerriers.

Ode à Salaberry.

Jaloux des exploits de son père
Chaque enfant du Haut Canada
Dresse un monument militaire
Sur le tombeau du vieux soldat.

BENJAMIN SULTE, à l'auteur.

I

Au lieu de ces concerts magiques
Que nous entendons de nos jours,
Nos pères, combattants épiques,
Aimaient le bruit des fiers tambours.
Braves, au sein de la bataille
Le jeu sanglant de la mitraille
N'était pour eux qu'un jeu d'enfants ;
Français de la Nouvelle-France,
Ils la gardaient par leur vaillance
Et la parcouraient triomphants.

De notre existence facile
Ils n'ont pas connu les douceurs ;
Ils ont eu la lutte virile,
Les dangers, les rudes labeurs.
Grâce à leur immortel courage,
Ils ont fondé sur ce rivage
Un peuple heureux qui les bénit
Et grave la noble mémoire
De leurs exploits et de leur gloire
Dans son cœur et sur le granit.

Pourtant les monuments sont rares
Qui redisent à leurs neveux
Que de leur sang jamais avares
Ils en fécondèrent ces lieux,
Et que défiant l'Angleterre
Qui transportait sur cette terre
Sa haine accrue avec les ans,
Ils ont lutté, soldats étranges,
Contre les superbes phalanges
De guerriers toujours renaissants.

Conservons leur chère mémoire—
—Un peuple oublieux est puni—
Mais écrivons aussi l'histoire
Sur le marbre et sur le granit,
Pour que la foule recueillie,
La foule qui trop vite oublie,
Ayant vu le marbre pieux,
Retourne aux foyers domestiques
Pleine des rumeurs héroïques
De ce passé si glorieux !

Malgré qu'il travaille sans trêve,
Il se souvient, l'anglo-saxon.
Pendant qu'un monument s'élève
A la mémoire de Nelson,
Nous dont le passé plein de gloire
Illumine de notre histoire
Chaque feuillet marqué de sang,
Nous n'avons dans la grande ville
Rien qui rappelle d'Iberville,
Ce fier coureur de l'océan.

Chassons la funeste apathie
Dont auraient rougi nos aïeux ;
Par une chaude sympathie
Au moins montrons nous dignes d'eux ;
Qu'un fier ciseau patriotique
Bientôt sur la place publique
Grave les traits de nos anciens
Et qu'au sein de la Métropole
Maisonneuve un jour se console
De dominer parmi les siens.

Que le découvreur intrépide,
Que Cartier le hardi marin
Couvre Québec de son égide
Du haut de son trône d'airain.
Que près de Montcalm on élève
Un monument à son élève,
A l'heureux vainqueur des anglais,
Que Lévis ait son mausolée
Pour que la cendre consolée
Du grand vaincu repose en paix.

II

Mais parmi ces fils de la gloire
Au bras de fer, à l'œil ardent
Oh ! saluons dans notre histoire
Leur plus illustre descendant.
Il a clos l'époque des luttes,
L'ère des sanglantes disputes
Par un hardi coup de canon,
Et sa vaillante et fine épée
Près des noms de notre épopée
Du même coup grava son nom !

Salaberry ! ce nom se pose
En traits brillants, en lettres d'or.
Par une digne apothéose
Réveillons le héros qui dort.
Que le marbre le représente
Debout dans la lutte sanglante
Taillant l'ennemi foudroyé
Et, glorieuse sentinelle,
Gardant la terre paternelle,
Les yeux tournés vers Chateauguay !

Nous le devons à sa mémoire,
Ce beau monument projeté,
Airain façonné de sa gloire
Et de son immortalité ;
Que dans le concert unanime
Saluant ce passant sublime,
Grand nom taillé pour resplendir,
Tous les vieux héros d'un autre âge,
Quand nous célébrons son courage,
Se réveillent pour applaudir !

O vous pionniers de l'Amérique,
Terre dont vous étiez jaloux,
Cessez votre rêve homérique,
De vos tombeaux relevez-vous.
Reconnaissez encor la trace
Des dons brillants de votre race
Dans ce descendant glorieux
Qui, s'emparant de votre épée,
S'est taillé nouvelle épopée
Sur les cendres de ses aïeux !

Saluez aussi tous ses braves,
O morts, saluez ces héros.
Devant ces soldats fiers et graves,
Mêlons la gloire à leur repos.
Eux aussi, lorsque la bataille
Pleuvait la mort, étaient de taille
A se mesurer avec vous
Quand, souriant à leur victoire,
Au vaste temple de la gloire
Vous leur donnâtes rendez-vous !

Ouvrant avec respect vos bières.
Sous quelque tertre délaissé
Nous mêlerons à vos poussières
Ces restes dignes du passé,
Et la même hymne fraternelle
Planera grave et solennelle
Sur vos ossements confondus,
Et dans la mort qui vous rassemble
Vous vous réjouirez ensemble
Des honneurs qui vous sont rendus !

La trahison.

Déjà l'écho des Laurentides
Répète, signal du danger,
Le bruit des canons homicides
Et des clairons de l'étranger
A l'heure où le sang français coule,
A l'heure où tout cède et s'écroule
Sous le feu nourri des anglais,
Québec seul va faire la lutte
Et dans la dernière dispute
Répondre par ses fers boulets.

Québec, rempart de l'Amérique,
Le vieux Québec ne se rend pas.
Le sang des preux de l'Armorique
Brûle le cœur de ses soldats.
Perché sur son haut promontoire,
Debout en face de l'histoire,
Québec avant que de faiblir
Devant ses ennemis sans nombres,
Sous ses gigantesques décombres
Aimera mieux s'ensevelir !

L'ennemi partout l'environne
D'un immense cercle de feu.
Sous la flamme qui le couronne
Québec défend son prince et Dieu.
Pendant que ses vieux murs s'éraillent
Sous les obus qui les mitraillent
Et les déchirent sans merci,
Québec trop jaloux de sa gloire
Pour mettre une ombre à son histoire
Répond fièrement : " Me voici !

" Me voici, dernier à défendre
" Une indolente royauté ;
" Sous mes canons qu'on vienne prendre
" Les lambeaux de ma liberté !
" Moi, boulevard du Nouveau-Monde,
" Je me ris du canon qui gronde ;
" Il ne peut ternir mon blason ! "
Mais Québec fort devant les balles,
Debout dans les luttes loyales
Tomba devant la trahison !

La trahison ! hideuse fâme
Qui marque de son sceau fatal
Le front maudit de l'homme infâme
Qui livra son pays natal !
Honte éternelle de l'histoire !
Mêler à ces grands jours de gloire
Une date qui fait rougir !
Ne pouvoir, vision sanglante,
Evoquer mil sept cent soixante,
O traître, sans te voir surgir !

Lorsque de l'édifice immense
Elevé sur ce continent
Par les preux de l'ancienne France
Québec restait seul et tonnant,
Lorsque dans la lutte dernière
Il défendait notre bannière
Pendue à ses canons rouillés
Jaloux de sa gloire si pure,
Accomplissant ton œuvre obscure,
Tu livras nos murs mitraillés !

L'Anglais sut comment on te nomme ;
Il plongea ton nom dans l'oubli !
S'il fut resté, honte de l'homme,
Le mépris l'eut enseveli !
Aux générations futures
Plein de hideuses flétrissures
Ce nom roulerait détesté,
Et tes fils, honteux de ton crime
Renieraient, œuvre légitime,
Le nom que leur père a porté !

Montcalm, quand l'aube matinale
Le surprit moitié désarmé,
Comprenant ton œuvre infernale,
Tout bas peut-être t'a nommé.
Victime d'un crime homicide,
Son regard mourant mais lucide
A dû saisir tes traits affreux,
Et cette vision horrible
A dû troubler la mort paisible
Du plus vaillant d'entre les preux.

La trahison pouvait l'abattre,
Mais la lutte franche, jamais !
Pendant cent ans un contre quatre
Ainsi se battaient les Français !
Lorsque sur son front qui rayonne
Québec déposa la couronne
De gloire et d'immortalité,
Ta dépouille sans sépulture
Des vils corbeaux fut la pâture
Par un châtiment mérité !

Pourquoi faut-il que notre histoire,
Honneur du noble sang gaulois,
Mette une tache à notre gloire
Une ombre à nos brillants exploits ?
O le rapprochement étrange !
Un nom qui se perd dans la fange
Près d'un nom qu'on élève aux cieux !
L'un cache sa honte éternelle,
L'autre d'une gloire immortelle
Emplit un passé glorieux !

Oublions cet infâme traître
Pour nous souvenir du héros.
Ce nom maudit pourrait peut-être
Troubler son glorieux repos.
Sa grande ombre peut nous entendre !
Ne remuons près de sa cendre
Que des souvenirs immortels.
Couvrons de fleurs son mausolée
Et que la foule rassemblée
Lui dresse aujourd'hui des autels.

Mais que le peuple se souvienne
Que le poète est un vengeur
Et que sa muse est la gardienne
De la foi sainte et de l'honneur ;
Que si des héros de l'histoire
Elle aime à fixer la mémoire
Dans de fiers accents dignes d'eux
Sa voix tout-à-coup vengeresse
Des traîtres au pays s'empresse
De flageller les traits hideux.

Ode à Crémazie.

Le long des rives du grand fleuve
Le glas des morts s'est promené,
Car la patrie en deuil est veuve
De son poète infortuné.
Partout où résonna sa lyre
Au souvenir de son martyre
Des larmes saintes ont coulé ;
Et du toit de l'humble chaumière
S'élève une ardente prière
Pour le repos de l'exilé.

Il fut le chantre de nos gloires,
Le barde aimé des jours anciens
Où sous le poids de leurs victoires
Tombaient les héros canadiens.
Plein de l'amour de la patrie,
Il consacrait tout son génie
A la célébrer dans ses vers,
Et ses accents patriotiques,
Ressuscitant les preux antiques,
Les révélaient à l'univers.

Du champ labouré par les balles
Il leva le sanglant sillon,
Chantant les luttes colossales
Et le *Drapeau de Carillon*.
Sa muse aux ailes intrépides,
Dédaignant les bruits insipides
Dont son génie était lassé
Cherchait dans un rêve sublime,
Esprit planant sur un abîme,
Les grandes rumeurs du passé !

Pour célébrer notre épopée
O maître, tu fus sans rival !
Saluant la croix et l'épée,
Tu chantas Montcalm et Laval.
Saints martyrs de la colonie,
Héros, frères de ton génie,
Défilent, graves, sous tes yeux ;
Tout ce que le passé recèle
De faits sublimes se révèle
A ton regard audacieux.

Un jour, flagellant ton génie,
Le vent d'orage t'emporta.
Tu connus la longue insomnie
Sous l'humble toit qui t'abrita.
Proscrit de ta rive sereine,
Tu promenas une âme pleine
Des regrets qui t'ont consumé,
Et quand vint l'heure déchirante
Par une main indifférente
Ton regard éteint fut fermé !

Sur le cercueil qui te renferme
Avec nos pleurs jetons l'oubli ;
Que le couvercle se referme
Sans insulte à ton front pâli ;
Oui, paix à ton âme chrétienne,
Et que l'église se souvienne
Des hymnes que chantait ta voix ;
Tu mérites qu'on te pardonne
Car tu portes double couronne,
Poète et martyr à la fois !

Faut-il que ta dépouille chère
Dorme toujours si loin de nous ?
Ne verrons-nous pas ta poussière
Sur ces bords dont tu fus jaloux ?
Noble et suprême apothéose !
Il faut que ta cendre repose
Près des héros que tu chantas,
Et que ta lyre harmonieuse
Plane sur la ville oublieuse
Qui maintenant te tend les bras.

Nous saluerons avec ivresse
Ce jour que devancent nos vœux
  ù sur ces bords que le flot presse
Tu dormiras près des aïeux.
Quand notre rive encor fidèle
Verra ta dépouille mortelle
Rendue à ce sol orphelin
Une acclamation immense
Fera bondir, notre vengeance !
La vieille cité de Champlain !

Et sur ton humble mausolée,
Marbre rayonnant de ton nom,
Planera ta muse mêlée
Aux grondements sourds du canon.
Et toutes les rumeurs de gloire,
Echos lointains de notre histoire,
Viendront se donner rendez-vous
Sur la tombe où tes jeunes frères,
Mêlant leurs hymnes funéraires,
Te veilleront d'un œil jaloux.

Et moi dont la muse craintive
Fuit les grands vols avec effroi,
J'irai d'une larme furtive
Mouiller un jour ton marbre froid,
Et, recueilli sur ta poussière,
Dire au Seigneur une prière
Qui fera tressaillir tes os
Plus que ces strophes solennelles
Qui couvrent de leurs blanches ailes
Le lieu sacré de ton repos.

Et je dirai tous bas ; ô maître
Vers nos rivages revenu,
Daigne un instant me reconnaître
Moi pauvre poète inconnu.
Perdu dans la noble phalange
Qui jette un hymne de louange
Sur ton cercueil sitôt fermé,
Devant ta dépouille attentive
Je jette ma note plaintive,
O mon poète bien aimé !

La Pensée.

Au Dr. Nérée Beauchemin.

I

Ce siècle va la tête altière
Au bruit du progrès bourdonnant
Et le démon de la matière
Poursuit son travail étonnant
Du sommet des plus hautes cîmes
Où croissent les cèdres sublimes
Jusques au fond de l'océan,
Partout révélant sa puissance
L'homme, guidé par la science,
A plongé son bras de géant.

Il a bouleversé la terre
Et déchiré son sein fécond,
Il a pénétré le mystère
Flottant dans le grand ciel profond.
Bientôt emprisonnant la foudre,
Lui, ce géant qu'un peu de poudre
En cendres sitôt réduirait,
Il la dirige à son usage,
La rend docile autant que sage
Elle rapide comme un trait !

La vapeur captive promène
Celui qui la tient dans les fers
Et jette la poussière humaine
Aux quatre coins de l'univers.
Sur la terre ainsi que sur l'onde
Partout sa puissance féconde
Réduit le travail de la main
Jusqu'à ce que son œuvre utile,
En merveilles toujours fertile
Croise les bras du genre humain !

La matière ainsi se réveille
A la voix du progrès puissant
Et chaque jour d'une merveille
Passe le nom retentissant.
Dédaignant l'appui d'Archimède,
Le savant devant qui tout cède
Etreint dans ses bras l'univers
Et rit du poète qui passe
En faisant retentir l'espace
Du bruit passager de ses vers !

Un siècle étrange où la pensée
Livrée aux choses de l'esprit
N'a plus, errante et délaissée,
Un seul ami qui lui sourit ;
Un siècle où partout l'on acclame
Un bras qui par un coup de rame
Aura distancé son rival,
Si bien qu'Hanlan couvert de gloire
Eclipse aujourd'hui la mémoire
De Frontenac et de Laval !

Lorsque les flots de la Tamise
Cèdent sous l'effort des rameurs
A ce spectacle qui le grise
Le peuple lance ses clameurs
Silence ! l'univers écoute !
L'heureux vainqueur de cette joute
De lauriers cueille sa moisson,
Et le grand peuple anglais si calme
Enivré, lui jette la palme
Que mériterait Tennyson !

De ces nobles jeux athlétiques
Un grand peuple doit être fier.
Les Grecs dans leurs jeux olympiques
Applaudissaient un bras de fer ;
Mais pendant que la foule avide
Suivait un lutteur intrépide
Au sein de combats meurtriers,
Si soudain chantait une lyre,
La foule, oubliant son délire,
Couvrait le barde de lauriers.

Dans Rome, avant la décadence
Et l'astre sanglant de Néron,
Le peuple ivre de l'éloquence
S'inclinait devant Cicéron.
Courbé sous le souffle qui passe
Il écoutait chanter Horace,
Virgile aux vers harmonieux.
La populace dégrisée
Laissait les murs du Colisée
Pour saluer ses demi-dieux !

Dans sa noble prépondérance
La pensée a vu de tous temps
S'éteindre dans l'indifférence
Le nom des lutteurs haletants.
Ce nom proclamé par la foule
Pour un instant éclate et roule
Dans les rangs du peuple assemblé,
Mais bientôt l'oubli les emporte ;
Des débris de leur gloire morte
Pas un seul ne reste affublé !

Lorsque dans les champs du vieux monde
Se heurtaient des peuples puissants
A travers la foudre qui gronde
Par mille canons rugissants,
Dans le cliquetis des épées,
Nobles et douces mélopées !
Plus d'une muse s'exerçait.
Aux fiers accents du grand Corneille
Le monde entier prêtait l'oreille,
Toute la France applaudissait.

Près des exploits du grand Turenne,
Des hauts faits du noble Condé
De Boileau la voix souveraine
Contre les travers a grondé.
Pendant que ces fiers capitaines
De ses frontières incertaines
Brisaient les cercles trop étroits,
Les chantres aimés de la France
Dans les champs de l'intelligence
Achevaient aussi leurs exploits.

Ils ont fait une œuvre durable,
Car le champ qu'ils ont agrandi
Depuis cette ère mémorable
N'a pu jamais être amoindri.
Et pendant que la France altière
Voit se rétrécir sa frontière
Devant l'audace du Germain,
Le domaine de la pensée,
Malgré la France terrassée,
Reste acquis à l'esprit humain !

II

Dans notre pays jeune encore
La fièvre de l'or use tout ;
L'ambition qui le dévore
Etouffe les arts et le goût.
Lorsque la muse ouvre son aile,
Indifférence criminelle !
Le peuple ne l'écoute pas,
Et, de richesses trop avide,
Préfère à son essor rapide
La marche lente du compas !

Pour guider dans cette nuit sombre
La littérature au berceau,
Pour faire un fleuve aux eaux sans nombre
De l'humble et timide ruisseau,
Cédant au dieu qui nous inspire,
Laissons l'idylle qui soupire
Pour l'ode aux plus mâles accents.
Cherchons de nouvelles aurores,
Et dans nos strophes plus sonores
Jetons des noms retentissants.

Jeunes poètes à l'ouvrage,
Mettons à ce travail béni
Tout ce qui reste de courage
Dans un cœur soudain rajeuni.
Travaillons ensemble avec joie
A déblayer l'étroite voie
Qu'encombrent mille préjugés.
Adieu loisirs et chants futiles !
Car c'est par des œuvres utiles
Que nous voulons être jugés !

Apprenons au peuple qui prie
Sous son pesant travail courbé
Que du pur sang de la Patrie
Ce sol fécond fut imbibé ;
Que du large sillon qu'il trace
Le sang d'une superbe race
Va faire germer ses moissons
Dans les champs où naguère encore
Résonnait le clairon sonore,
Se promenaient les lourds caissons.

Que nous avons grandi sans cesse
En face d'ennemis hautains ;
Que malgré menace ou promesse
Nous accomplirons nos destins ;
Que sur ces bords, tous fils de braves,
On nous laissa, dignes épaves
D'une superbe nation,
Pour qu'un jour l'astre de la France,
Eteint au midi, brille immense
Du côté du Septentrion !

Alors notre voix solennelle
Pénètrera dans tous les rangs
Et notre muse de son aile
Touchera les indifférents.
Près des progrès de la science
Le travail de l'intelligence
Sera reconnu, respecté.
De leur alliance féconde
Surgira pour le Nouveau-Monde
Une ère de virilité !

En attendant chantons encore,
En attendant chantons toujours.
Nos chants hâtereront-ils l'aurore
Qui doit précéder ces grands jours ?
N'importe ! ayant fait notre tâche
Sur l'humble rive où nous attache
Le désir d'un rêve accompli,
A d'autres la gloire rêvée !
Heureux si l'œuvre inachevée
Sauve notre nom de l'oubli !